

CINÉ-CAFÉ du samedi 8 novembre 2025

Nous avons parlé de...

UNE BATAILLE
APRÈS
L'AUTRE

LES
AIGLES
DE LA
RÉPUBLIQUE

LA PETITE
DERNIÈRE

LA DISPARITION DE
JOSEF MENGELE

ALEKSANDR
KUZNETSOV
DEUX
PROCUREURS
ALEXANDER
FILIPPENKO

L'ÉTRANGER

The
KIDAM, TARANTULA & LOST FILMS PRÉSENTENT
NEON
PEOPLE

U ARE THE UNIVERSE

ARCO



Une bataille après l'autre de Paul-Thomas Anderson

Voilà un film qui tombe à pic dans l'Amérique d'aujourd'hui : alors que l'ICE, l'agence fédérale qui applique les décrets anti-migrants de Trump, arrête massivement des immigrants pour les expulser, le film débute par une scène où un groupe de militants très organisés libère des migrants des centres de rétention où ils sont enfermés. Ils sont tellement préparés que ça ressemble à une opération militaire, ils sont efficaces. Parmi eux, une femme déterminée noire et enceinte,

prénommée Perfidia (tout un programme), désarme un colonel joué, ou plutôt caricaturé par Sean Penn. C'est la chérie de Bob, le personnage joué par Leonardo DiCaprio, et ça fait drôle de voir DiCaprio dans un rôle de gauchiste radical, même s'il a l'air plus amoureux de sa femme puissante que réellement politisé.

De fait, dans les années qui suivront ce coup d'éclat, elle le quittera, ainsi que leur enfant, pour entrer dans la clandestinité, tandis que lui fera office de père célibataire, consommateur de drogue, gauchiste de canapé paranoïaque mais aimant et protégeant sa fille comme il le peut.

C'est une satire politique de tous les extrêmes. À gauche, des militants inspirés des Weathermen, ces militants marxistes des années 1960-1970 qui prônaient la révolution violente et le chaos pour réveiller l'opinion publique. À droite, des hommes blancs riches qui considèrent que la « race blanche » est en danger d'extinction face aux vagues migratoires et qui œuvrent dans l'ombre pour maintenir leur domination. Sous leurs ordres, des militaires bas de plafond comme le colonel joué par Sean Penn qui charge la mule. Au milieu, un Sensei savoureusement incarné par Benicio del Toro, maître de tunnels d'échappement souterrains, imperturbable au milieu des amateurs et des improvisateurs.

Du coup, comme les deux camps sont renvoyés dos à dos, le film n'est pas politique comme pouvait l'être le cinéma américain des années 1970. Il se place plutôt dans le registre du divertissement, avec un plaisir de filmer et des moyens qui en font un grand spectacle, surtout pendant une demi-heure de poursuite

entre une adolescente débrouillarde et un tueur implacable, sur une route désertique et ondulée, ce qui fait que l'adversaire ne cesse d'apparaître et disparaître, tandis que di Caprio, en peignoir (!), arrive après la bataille, pathétique d'impuissance mais suscitant tout de même l'empathie du spectateur, par cette impuissance même.

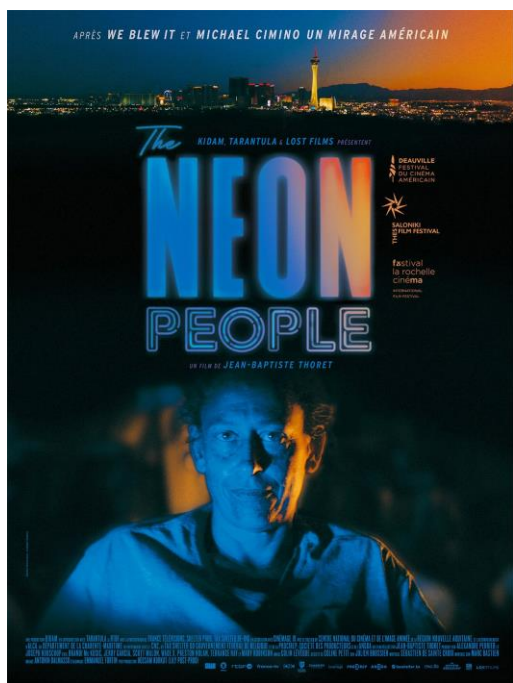
Au final, on passe un bon moment, même si l'on se dit que l'heure est peut-être plus à la résistance qu'à la dérision.



U are the universe de Pavlo Ostrikov

Encore une pépite passée sous nos radars ! Un petit film belgo-ukrainien drôle et émouvant. Le héros est un gars qui a un bullshit job : il doit aller dans l'espace pour y jeter nos déchets nucléaires. Or, lors d'une de ses missions, les choses tournent tellement mal ici-bas que la Terre explose, il ne peut pas revenir ! Le voilà donc seul dans l'univers, jusqu'à ce qu'il entende la voix d'une femme dans sa radio et décide de partir à sa recherche.

C'est à la fois un film de science-fiction et une comédie, parce qu'il a avec lui un robot chargé de lui raconter des blagues, pour pas qu'il déprime. La fin est émouvante. Si l'on devait retenir une chose, c'est que ce petit bijou est passé dans le programme **Aux frontières du Méliès** et ce n'est ni un film d'horreur, ni un film gore. **Aux frontières du Méliès** ne signifie pas forcément films d'horreur ! Il est conseillé de bien consulter ce programme, parfois vous y trouverez des pépites.



The neon people de Jean-Baptiste Thoret

Une seule d'entre nous avait vu ce documentaire réalisé par un cinéaste français, Jean-Baptiste Thoret, à Las Vegas. Mais elle en a parlé avec tant d'éloquence qu'elle nous a donné à tous envie de le voir, même si c'était trop tard pour le découvrir au Méliès. Pendant deux heures, ce film suit le quotidien des sans-abris qui peuplent les souterrains de Las Vegas. Ils vivent dans des tuyaux où ils ne peuvent pas se tenir debout ! Ils s'y construisent des appartements de fortune, que chaque épisode de forte pluie ravage et détruit. Alors, ils perdent tout et recommencent.

Il existe entre ces Sisyphe modernes plus d'entraide que ce qu'on pourrait croire, ce qui leur confère une dignité. Le cinéaste leur donne la parole et l'on sent que c'est la première fois qu'ils s'expriment, ou du moins que quelqu'un trouve leurs propos dignes d'être enregistrés et diffusés. Ce n'est pas une parole uniforme, il y a des réactionnaires parmi eux. Certains sortent faire la manche, tout repose sur la débrouille. En tout cas, c'est hallucinant de découvrir ces conditions de vie à Las Vegas, la ville symbole du fric et de la dépense, avec tous ces casinos où sans doute, certains de ces sans-abris ont joué jusqu'à leur dernière chemise.

Il y a le même phénomène chez nous, au Châtelet et à la Défense, où plein de sans-abris vivent dans des conditions inimaginables. En tout cas, l'éloge de ce film ne pouvait que rappeler *Au bord du monde* à ceux qui l'ont vu. Claus Drexel y filmait des SDF dans Paris la nuit. Le contraste entre la splendeur des images, qui captaient la beauté des monuments au pied desquels ils dormaient, dans des tons allant du noir à l'or, et leur misère matérielle, était saisissant. La qualité d'écoute de Claus Drexel faisait émerger des paroles fortes qui révélaient, là aussi, une grande dignité.

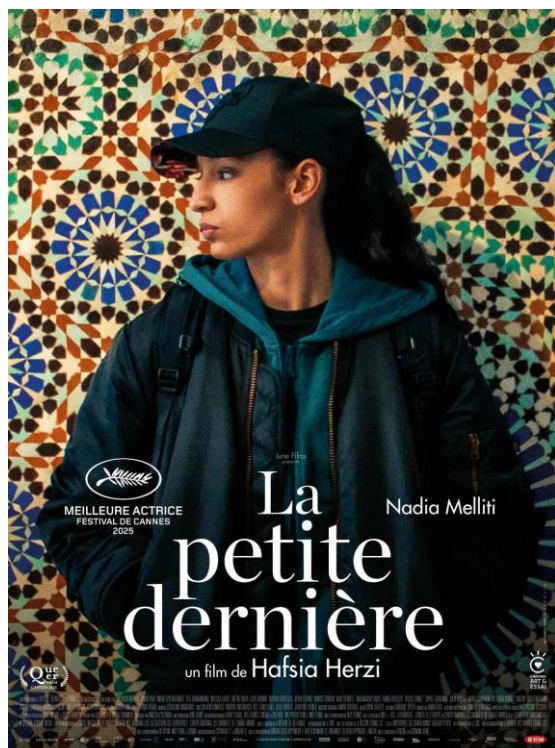
L'Étranger de François Ozon

Ceux qui l'ont aimé en ont parlé comme d'un film lumineux, avec une photographie en noir et blanc d'une beauté enchanteresse et une clarté qui dégage une sensation de chaleur agréable. Ceci dit, « *Il y a beaucoup de blanc alors que c'est un film noir* ». D'ailleurs, cette blancheur, cette clarté est un des personnages du livre, c'est elle qui cause le passage à l'acte. Les spectateurs conquis ont trouvé les personnages complexes, les interprètes formidables, la restitution de l'ambiance coloniale (absente du roman d'Albert Camus) juste et bien faite. « *Les images parlent à la place de Meursault* ».

L'autre moitié de l'assemblée a déploré la platitude de l'adaptation, son esthétisation malvenue. Qu'est-ce que Benjamin Voisin fait, tout musclé tout mouillé tout sexy, à poser tel un éphèbe sur une planche au milieu de l'eau ? Il fait plaisir à François Ozon qui se rince l'œil en nous le montrant sous toutes les coutures, mais son corps prend trop de place pour évoquer Meursault. Meursault, ça n'est pas un corps, c'est une idée, un état d'esprit. Et puis a-t-on jamais vu un gratte-papier dans un bureau avec un corps si moderne de jeune homme qui fait de la muscu dans les salles de sport ? Ozon a cru créer une correspondance entre l'écriture froide de Camus et le visage inexpressif de Benjamin Voisin mais le résultat, c'est que pendant tout le film, il semble s'emmerder et nous, on s'emmerde pour de bon ! Sans compter que sa révolte, à la fin, est une trahison de la pensée de Camus. Dans le livre, Meursault se détache tellement de tout qu'il est étranger non seulement aux autres mais aussi à lui-même.

Bref, lisez le livre ! Il n'a pas volé sa réputation d'être inadaptable au cinéma.





La petite dernière, de Hafsia Herzi

De film en film, et celui-ci est son troisième, Hafsia Herzi donne voix et visages aux musulmans pacifiques de France, à ceux qui ne font pas parler d'eux mais que les médias d'extrême droite mettent dans le même panier que les islamistes. Ne serait-ce que pour cela, ses films comptent mais celui-ci a en plus la particularité d'aborder frontalement un sujet tabou dans les sociétés où la religion est prégnante. Fatima a 17 ans, elle a grandi en banlieue dans une famille de filles, une famille aimante et tolérante mais cela, la tolérance, elle

ne le sait pas. Du moins, elle n'en est pas sûre. Elle est sportive, croyante, pratiquante mais peu à peu, elle se découvre une attirance pour les femmes incompatible avec sa culture et sa foi. Donc elle vit une vie perso secrète en contradiction avec sa vie familiale. Elle est tiraillée entre les deux et le silence qu'elle s'impose lui cause une grande souffrance. Le film capte cette souffrance en s'approchant au plus près de son visage, quand elle retient ses larmes et quand elle n'arrive pas à les retenir.

Ce sont justement ces gros plans qui ont posé problème à certains. Quel sens ça a de filmer longtemps un visage qui ne dit rien ? Ils ne se sont pas projetés pas dans ce visage inexpressif et ces scènes leur ont paru trop longues.

Ceci étant, on s'est tous mis d'accord sur le fait que certaines scènes sont très fortes. Celle où elle prend rendez-vous avec une femme homosexuelle expérimentée pour lui poser des questions. Dans l'habitacle étroit d'une voiture, à la place de la scène de sexe prévue, cette femme, moitié amusée moitié attendrie par cette novice, répond à ses questions. C'est-à-dire : décrit sa sexualité de manière crue et drôle.

Et puis la scène avec l'imam. À lui aussi elle pose des questions, en mode : « *c'est pour une amie* », et toutes les réponses la font souffrir, parce que toutes lui nient le droit de désirer des femmes. C'est une scène d'une grande force parce qu'elle est calme, il n'y a aucune agressivité. L'imam comprend parfaitement à qui il a affaire mais il lui expose les dogmes de sa foi comme un berger remettrait une

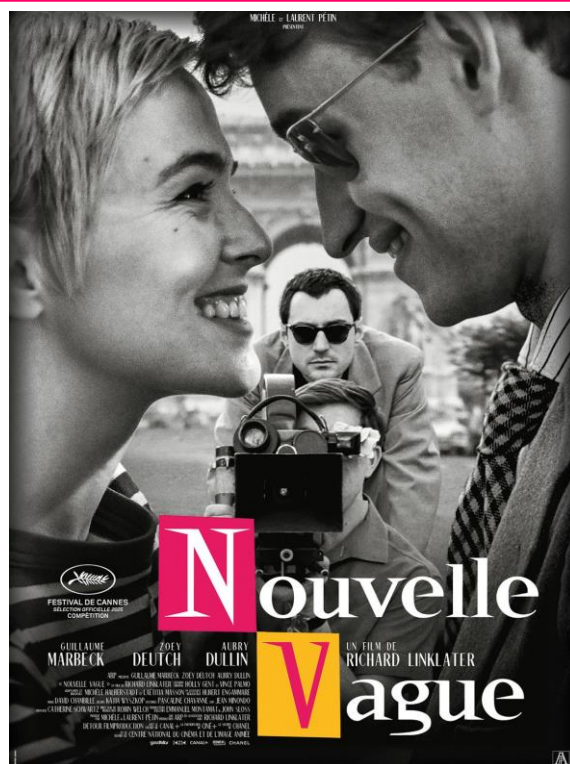
brebis égarée dans le troupeau. Face à lui, Fatima l'écoulant intensément mais en silence, et ne pouvant retenir ses larmes, est bouleversante.

Enfin, il y a la dernière scène. Celle-là, qu'on ait aimé ou pas le fim, elle nous restera en mémoire. Fatima est seule avec sa mère, dans la cuisine. C'est le jour de son anniversaire, alors sa mère lui offre en cadeau un sweat shirt qui convient à sa nature de sportive. En même temps, ce cadeau nous fait comprendre, à nous spectateurs, qu'elle sait. Ce n'est pas un cadeau « féminin ». C'est un cadeau adapté à sa fille qui n'a pas des goûts particulièrement « féminins ». Fatima le devine, que sa mère sait, la scène est réussie parce qu'on ressent tous les non-dits. Alors, Fatima se met à pleurer et il s'installe entre elles un silence qui dure, parce qu'elle n'arrive pas à dire qui elle est, les mots ne peuvent pas franchir sa bouche. En face, sa mère attend, elle l'assure juste de son amour. Elle ne peut pas dire à sa place ce qu'elles savent toutes les deux, parce que ce serait lui faire violence. Il faut lui laisser le temps. C'est une scène toute simple en apparence, mais il faut une science du rythme et des silences pour arriver à créer une telle émotion.

Nouvelle vague, de Richard Linklater

Ce film a fait l'objet d'un ciné-débat dont le compte-rendu est [là](#) mais dont nous nous sommes rendu compte, en en parlant au ciné-café, que pour l'apprécier, il faut connaître Godard, il faut presque avoir été là en 1960 quand **À bout de souffle** est sorti, pour avoir capté combien ce film était novateur et apportait une notion jusqu'alors absente des plateaux de cinéma : la liberté ! C'est ainsi qu'une jeune fille de 20 ans peut dire aujourd'hui que l'acteur qui incarne Godard dans le film de Richard Linklater joue mal, parce

qu'elle ne connaît pas le phrasé de Godard, qu'il arrive à reproduire si parfaitement. En tout cas, qu'on apprécie le film ou pas, on ne peut qu'être amusé par le récit du tournage qu'en ont fait ses jeunes acteurs dans l'émission *On aura tout vu* du [4 octobre 2025](#). Si vous aimez sourire et rire, c'est du petit lait !





Deux procureurs, de Sergueï Losnitsa

Voilà un film... marron ! Quand on s'en souvient, c'est cette couleur, d'abord, qui revient en mémoire. Ça et des bruits de clés, de marches dans des escaliers interminables. Arriver à laisser en nous une sensation, avant des idées, c'est un signe de maîtrise de la mise en scène.

On est en Union soviétique en 1937, l'année des grandes purges staliniennes. Un jeune procureur fait juste son travail, qui consiste à aller voir ce qui se passe dans une prison, après avoir reçu une lettre qu'un prisonnier a

écrite avec son sang pour dénoncer les sévices qu'il subit. Le jeune procureur, comme le vieux prisonnier, tous les deux ont foi dans le communisme, ce sont des homo sovieticus tels que l'Union Soviétique en a créé par millions, comme le raconte Svetlana Alexïevitch dans *La Fabrique de l'homme rouge*. Ils sont tellement imprégnés de l'idéologie communiste et ils pensent si fort qu'il ne peut en sortir que du bien, qu'ils croient à une anomalie, à des gardiens de prison corrompus, face à l'injustice criante qui fait jeter en prison des innocents, et face aux tortures et aux crimes commis par les gardiens en toute impunité. Alors, après avoir écouté le vieux prisonnier, le petit procureur de province demande audience au grand procureur de Moscou, le grand inquisiteur Vychinski, personnage historique, afin de dénoncer, à son tour, ce qui lui semble une irrégularité dans le communisme triomphant.

Pour traduire l'enfermement des personnages, Sergueï Losnitsa travaille sur le temps et l'espace. Il nous fait visiter la prison dans les pas du jeune procureur. D'abord, on le fait attendre toute la journée dans le bureau du directeur, sans explication. Un des aspects du pouvoir arbitraire, c'est de jouer avec les gens, de les faire attendre sans raison, une première forme de torture. Ensuite, quand enfin on l'amène au prisonnier, il faut ouvrir des portes fermées à triple tour avant de les refermer derrière soi, pour ensuite traverser des couloirs interminables et passer d'un bâtiment à un autre puis encore des escaliers, des couloirs et des portes ouvertes à coups de de trousseaux de clés sonores, pour

atteindre, enfin, une cellule infâme, gardée par des hommes à l'inhumanité glaçante.

Quand il demande audience auprès du grand procureur Vychinski, le même motif se répète : dominante de marron, escaliers, portes, attente, attente, attente et quand enfin il accède au bureau du grand patron, là soudain la pièce est immense mais ce grand espace vide inspire une angoisse que n'apaisera pas le regard perçant du grand inquisiteur.

Pas le plus petit trait d'humour dans ce tableau sinistre. Tantôt on est dans le registre de la bureaucratie, avec les salles d'attente où l'on se sent un numéro, écrasé par le mépris du moindre fonctionnaire. Tantôt on est dans celui de la répression, à laquelle il est impossible d'échapper tant l'arbitraire est tentaculaire. Prise en étau entre ces deux fléaux, le petit procureur, comme le spectateur, étouffe. Ce film nous offre deux heures d'incursion dans la période de la grande terreur stalinienne. Il n'y a pas un plan à jeter dans cette leçon d'histoire.



Les Aigles de la République de Tarik Saleh

Encore une satire politique, mais plus franche du collier que *Une bataille après l'autre*, et sacrément gonflée ! Soit une grande star de cinéma égyptienne, incarnée par l'inénarrable Fares Fares, à qui « on » demande de jouer dans un film de propagande à la gloire du général Al-Sissi alors qu'il ne lui ressemble pas, ni de près ni de loin. Refusant toute compromission avec le pouvoir, l'acteur, désigné par les médias comme « le Pharaon de l'écran », subit des pressions, des menaces, et le spectateur comprend alors

que les militaires sont derrière ce « on » mystérieux qui a eu cette drôle d'idée invraisemblable ! C'est qu'Al-Sissi, le dictateur du film tout petit et chauve comme le dictateur dans la vraie vie, est présenté comme exigeant d'être incarné par une star chevelue de 1,88 m !

L'acteur s'approche alors, malgré lui, du cercle dangereux du pouvoir. Cela lui permet d'obtenir des faveurs, parfois vitales comme celle de faire libérer le fils d'un voisin, mais pour un service rendu, le voilà pris au piège d'une toile d'araignée où tout le monde croit diriger son petit territoire mais où personne ne maîtrise rien, si ce n'est un homme de l'ombre chargé de surveiller le tournage, seul homme intègre puisqu'il ne déroge jamais à sa mission, mais effrayant exécutant des basses œuvres du pouvoir.

À mi-chemin, le film passe du ton de la comédie à celui du thriller, toujours politique. Une scène nous a horrifiés : celle où, après un coup d'État manqué, des hommes plus ou moins impliqués sont jetés vivants du haut d'un hélicoptère. Pratique utilisée par l'armée française sur les preneurs d'otages kanaks en 1988, d'après le film *L'Ordre et la morale*, de Matthieu Kassovitz.

Le [16 octobre 2025](#), le réalisateur suédois d'origine égyptienne Tarik Saleh, qui n'a pas le droit de mettre un pied en Égypte et ce n'est pas ce film qui va arranger cette situation, s'est montré d'une drôlerie irrésistible sur la scène de la salle n° 1 du Méliès. Salle à moitié vide, ce qui était non seulement dommage mais incompréhensible, tant son film est réjouissant !

La Disparition de Josef Mengele

Kirill Serebrennikov n'a peur de rien. Pas même de représenter ce qui se passait à l'intérieur du camp d'Auschwitz et plus particulièrement dans le « laboratoire » du Dr Mengele. Qui plus est, dans un film en Super 8 en couleurs inséré à l'intérieur de son film en noir et blanc sur la vie clandestine de Josef Mengele en Amérique du Sud de 1945 à sa mort en 1979. Cette suite de petites saynètes qui commence par un pique-nique des nazis avec leurs femmes au bord d'un lac ressemble à un film de vacances. Pourquoi la couleur ? lui a-t-on demandé. « *Parce que pour les nazis, la Deuxième Guerre mondiale c'était le bon temps !* » Imparable.

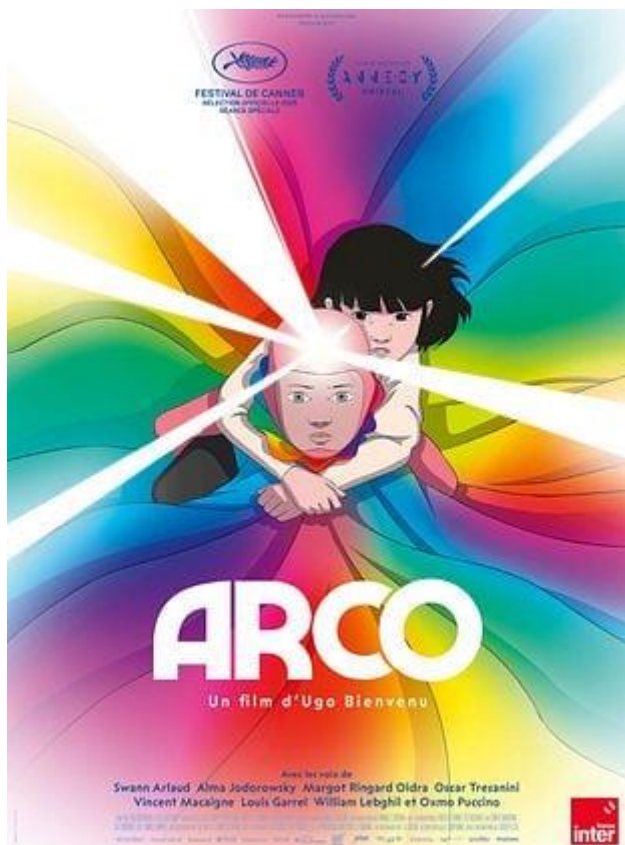
Ces images soulèvent l'éternel débat sur : a-t-on le droit de reconstituer ce qui se passait à l'intérieur des camps d'extermination ? Pour répondre à cette question, Serebrennikov ouvre son film sur une scène contemporaine de jeunes étudiants, dans une université brésilienne, à qui un professeur de médecine s'apprête à faire observer un cadavre, qu'il leur présente comme étant celui du docteur Mengele. « *Vous savez qui était Josef Mengele ?* » leur demande-t-il. Personne ne sait. Alors, il faut re-raconter toute l'histoire. Et pour parer au négationnisme, il faut montrer ce dont on parle, montrer les horreurs commises par le docteur pendant la guerre. Et encore, il ne montre pas celles qu'il a commises après, qui étaient racontées dans *Le Médecin de famille*, de Lucía Puenzo en 2013.

Par contre, ce qu'il montre après la guerre, c'est la vie peu enviable qu'a eu Josef Mengele, de sa fuite en Argentine en 1945 jusqu'à sa mort en 1979. Il a vécu dans la peur constante d'être trouvé et capturé par le Mossad, ce qui est arrivé à Eichmann en 1960. Du coup, il n'a pu tisser aucun lien, a vécu comme un rat et a fini dans une misère crasse. On ne l'en plaindra pas. Par contre, les scènes de confrontation avec son fils ne sont pas forcément convaincantes, les questions de son fils en quête de vérité sur son passé nazi nous paraissant bien naïves, au regard de ce que nous savons aujourd'hui.

Mais la reconstitution des cercles nazis s'étant reformés en Amérique latine et l'ayant protégé tout au long de sa vie, aboutit à des scènes fortes, une évocation puissante de l'impunité de ces criminels de guerre et criminels contre l'humanité.



Arco, de Ugo Bienvenu



Finissons par un dessin animé chatoyant, même si le propos n'est pas d'un optimisme béat. Arco, c'est un garçon de dix ans qui vit sur une planète très loin de la nôtre et surtout... en 2932 ! Grâce à une cape arc-en-ciel, ses parents et sa grande sœur sont capables de voyager vers d'autres planètes et dans le passé mais le lui interdisent, le considérant trop petit. Évidemment, la nuit venue, quand tout le monde dort, Arco brave l'interdit mais, ne maîtrisant pas bien la technique du vol avec cette cape, tombe sur terre en 2075, bien incapable de revenir chez lui et dans son temps.

Il est recueilli par Iris, une fillette de son âge, grande sœur d'un bébé, dans un monde de notre futur proche hyper connecté mais où une fillette peut se retrouver à vivre seule avec un bébé et un robot-nourrice, parce que ses parents sont toujours ailleurs, pour leur travail. La planète est abîmée, le film ne fait pas l'impasse sur les catastrophes écologiques qui nous cernent. Mais il parvient tout de même à nous enchanter par son récit d'une amitié qui permet de franchir tous les obstacles, par les rires que provoque un trio de pieds nickelés bêtes mais gentils, et par une constellation de couleurs vives. S'il existe une thérapie par la couleur, ce film devrait être un de ses outils !

